

Christian Bourgois : « Nous devons entrer en résistance »

Pour son public « *plutôt fidèle* », Christian Bourgois publie « *le même type de livres, en même nombre, depuis des années* ». Serein dans son métier, il écarte certains épouvantails qu'agite la profession (surproduction, agents...) ; c'est de la survie des librairies indépendantes qu'il se soucie avant tout.

Après avoir pris son indépendance en 1993, Christian Bourgois gère aujourd'hui une maison d'édition de taille modeste où il publie toujours les grands auteurs qui lui sont restés fidèles au cours des années, comme Jim Harrison, Michael Collins, Enrique Vila-Matas, António Lobo Antunes, Roberto Bolaño et bien d'autres. L'éditeur de littérature étrangère Ivan Nabokov, qui vient de le rejoindre, lui a aussi apporté le dernier roman du grand écrivain australien Peter Carey, *Haut vol : histoire d'amour*. Autant d'auteurs de premier plan qui valident quarante ans d'édition et permettent à Christian Bourgois de considérer la période actuelle avec une salutaire distance. Tout en appelant à résister en faveur d'une certaine idée de la littérature.

Alors que beaucoup d'éditeurs se plaignent de la morosité du marché et de la disparition des lecteurs, vous affichez une certaine sérénité.

En fait, j'ai toujours vécu dans les soucis. Publier le type d'auteurs que je défends depuis une bonne quarantaine d'années, cela se fait dans les soucis. Avec un peu d'arrogance, je fais mienne cette phrase du grand éditeur allemand Fischer que m'a fait découvrir mon ami Alain Robbe-Grillet : « *Etre éditeur, c'est publier des livres que les gens n'ont pas envie de lire.* » Je ne dis pas que c'est ma devise pour chaque livre... Mais maintenant que je suis arrivé à mon 1 850e titre publié, je peux dire que, sans être un éditeur provocateur, sans chercher à surprendre le public des lecteurs de mes livres, je n'ai pas vraiment choisi la facilité. Une chose est sûre : je ne suis pas à mon aise dans les chemins que l'on pourrait croire plus faciles et qui occupent une part importante de l'édition. Comme disait Jérôme Lindon, il n'y a rien de plus triste qu'un best-seller qui ne se vend pas. C'est vrai, nous traversons une période préoccupante, mais rien de tout cela n'est vraiment nouveau.

Que voulez-vous dire par là ?

Une des grandes caractéristiques de l'édition française, c'est cet extraordinaire contraste entre la sacralisation du livre, la notoriété des auteurs et les quelques milliers, ou plutôt centaines de personnes que cela concerne vraiment. En relisant le journal de Gide, j'ai été frappé d'apprendre que dans les années 1910, alors que la NRF existait déjà depuis quelques années, il recopiait à la main la liste des abonnés à la revue qui étaient au nombre de 700 ! Je déteste le mot « élite » et je ne dis pas que la bonne littérature est réservée à une élite et la mauvaise aux masses, mais je sais que le plaisir de la lecture et le goût de la découverte sont assez rares. Ce qu'il y a de difficile dans l'édition telle que je la pratique, c'est qu'on a affaire à un public plutôt fidèle, mais restreint.

Ce public de grands lecteurs s'est réduit, et aujourd'hui nous avons à faire à des lecteurs moins fidèles. Ce phénomène se conjugue à une transformation de la distribution, de la diffusion, et de la librairie qu'il serait fou de ne pas prendre en compte. L'autre problème est qu'on publie beaucoup de livres, beaucoup plus qu'autrefois.

La surproduction n'est-elle pas une cause de dérèglement importante ?

Je me souviens qu'en 1965, Robert Escarpit écrivait dans *Le Monde* : « *Nous venons enfin de retrouver le chiffre des publications de 1865.* » Il avait fallu cent ans pour retrouver le même niveau de publications. On me rétorque que la définition de l'« œuvre publiée » n'était pas sous le Second Empire ce qu'elle est sous la Ve République. Mais tout de même, pendant ces « années d'or » d'avant-guerre de Gallimard ou de Grasset, que l'on évoque à tout bout de champ, le nombre de titres publiés n'a cessé de décliner par rapport au XIXe siècle. Aujourd'hui, en France, nous avons

rattrapé un retard historique. Mais nous sommes toujours en retard sur l'édition espagnole ou allemande – je ne parle même pas de l'édition de langue anglaise qui couvre le monde entier. J'ajouterai que je trouve encourageant qu'il y ait une grande richesse de l'offre. Quand on va dans les bonnes librairies, on a, en matière de traductions par exemple, une richesse de bons livres qu'on n'avait pas il y a trente ans. Je trouve un peu facile de toujours mettre en avant les non-livres pour dénoncer la soi-disant surproduction. Il n'en reste pas moins que, pour de simples raisons économiques, les gens ne peuvent pas accumuler un certain nombre d'achats chaque mois.

Le taux actuel des retours ne tend-il pas à montrer qu'il y a en tout cas trop de livres par rapport aux capacités d'absorption du marché ?

L'abondance de l'offre provoque en librairie une saturation et une accélération des retours. Je ne suis pas vraiment serein en ce moment, contrairement à ce que vous disiez. Je suis soucieux. Et nous sommes un certain nombre dont les préoccupations se rejoignent, qui cherchons ce qu'on peut faire pour que la librairie dite indépendante – et je parle des grandes librairies – puisse continuer à proposer le type de livres que nous publions. Je me pose des questions auxquelles je ne sais pas apporter de réponses pour le moment. Mais il faut que l'on examine toutes ces questions sans a priori, sans arrière-pensée et avec beaucoup de modestie. Pour moi, il n'y a pas de méchants, il n'y a pas d'affreux gros qui nous oppriment.

Pensez-vous être aujourd'hui dans la même situation face à la librairie que lorsque votre maison appartenait à un groupe ?

Je ne sais pas vous répondre. J'ai créé ma maison dans des circonstances très particulières, puisque je l'ai fait à la demande de Sven Nielsen qui dirigeait à l'époque les Presses de la Cité, groupe auquel appartenait Julliard que je dirigeais. Moi, je n'ai jamais opposé les petits éditeurs aux groupes. L'édition, c'est souvent du bricolage. Cela l'est aussi à l'intérieur des grands groupes.

N'y a-t-il pas aujourd'hui pourtant un problème de prescription ? Comment faut-il faire pour atteindre le lecteur ?

Il faut relativiser : les tirages des livres exigeants ont toujours été faibles. Je me souviens des ventes de Walter Benjamin chez Julliard, il y a quarante ans : 400 exemplaires ! Le livre à la télévision pour les bons libraires de province, c'était Desgraupes et Dumayet, point final. Il y a maintenant une multiplication d'émissions qui ont un rapport avec le livre, mais les animateurs ne sont plus du tout les mêmes, ils ne défendent plus du tout le même type de livres et ils s'adressent à un autre type de lecteurs. Quand je regarde les émissions qui mettent en scène les « vrais gens » face aux candidats aux élections, par exemple, je me dis que ces « vrais gens » ne lisent aucun des livres que je publie. On a basculé dans un tout autre univers.

Mais justement, cela me conforte dans l'idée qu'il faut résister. Je pense que le rôle d'un éditeur c'est justement de résister et c'est ce que j'essaie de faire. Je publie le même type de livres, en même nombre, depuis des années, avec des succès de temps en temps qui me permettent de durer. Par exemple, toute étude de marché un peu documentée devait me déconseiller de publier une collection de poche en ce moment. Et sur une intuition de ma femme Dominique, doublée d'une envie que j'avais, parce que j'aime les livres de poche, leur format, j'ai lancé l'année dernière la collection « Titres ».

Quel bilan tirez-vous de cette première année ?

On a changé complètement d'époque. Lorsque j'ai relancé 10/18, porté par les lendemains de 68, c'était facile, tout marchait. Malgré tout, on s'est dit qu'il était tellement difficile de rééditer des livres du fonds qu'il fallait se lancer. Lorsque je réédite Boris Vian en grand format, pour des raisons presque sentimentales vis-à-vis d'Ursula Vian et parce que cela me ferait un drôle d'effet de laisser disparaître ces titres de mon catalogue, j'en vends seulement quelques centaines. Nous avons donc décidé de faire cette collection pour donner à lire des livres épuisés, dont nous avons envie de rappeler l'existence. Nous avons pris un risque supplémentaire en optant pour une couverture sans image, sans illustration, essentiellement typographique. C'est à contre-courant. Je n'écoute pas beaucoup. Pendant des années, on m'a dit que la couverture des éditions Bourgois était illisible. C'était vrai. J'avais pris le parti de l'illisibilité. Maintenant, tout le monde la trouve remarquable. Aujourd'hui, pour « Titres », on me dit : « *Qu'est-ce que c'est que cette couverture ? La collection s'appelle "Titres" et on n'arrive pas à lire les titres.* » J'y ai apporté quelques modifications, parce que je suis têtu mais pas obstiné, mais je n'en changerai pas. D'ailleurs, aujourd'hui, tout le monde la trouve très bien. Quand je vous dis qu'il faut résister ! Nous sommes en tout cas un certain nombre d'éditeurs, de traducteurs, d'auteurs et de libraires qui ont envie de continuer à s'occuper de livres différents, pas évidents. C'est encourageant. Le dossier essentiel demeure cependant celui de la préservation de la librairie. Pour une certaine catégorie de livres et d'éditeurs, il faut revenir aux origines de la loi Lang et privilégier les remises qualitatives. L'un des grands problèmes de la distribution, c'est l'ampleur des retours, avec des taux très différents selon les secteurs. Chez les libraires avec lesquels je travaille le plus, j'ai un taux très supportable de retours.

Certains libraires annoncent des « offices zéro » pour la rentrée. Qu'en pensez-vous ?

Cela aussi, c'est préoccupant. Le marché repose pourtant sur ce système d'office qui est la possibilité pour les éditeurs de montrer leur production en librairie en quelques exemplaires. Or, il se heurte de plus en plus à la réticence des libraires qui reprochent aux éditeurs de leur forcer la main avec des offices sauvages. On en arrive parfois – et même dans les Fnac ou chez Virgin – à une mise en place n'excédant pas un exemplaire !

Et d'un autre côté, d'autres enseignes, ou les mêmes, font des commandes hallucinantes au distributeur, surtout à l'automne, pour se couvrir par rapport aux réseaux concurrents. Ils vous conduisent à réimprimer et puis ils vous retournent 50, 60 ou 70 % de leurs commandes ! C'est excessivement difficile à contrôler car cela se fait par vagues successives. Plus performant et réactif que par le passé, le distributeur prend plus de risques. C'est un vrai problème.

Attendez-vous quelque chose des pouvoirs publics pour soutenir cette forme de résistance dont vous parlez ?

Le problème des loyers en centre-ville concerne en effet les municipalités. Certaines ont bien compris leur rôle et aident les libraires à s'installer ou à s'agrandir. Elles ont aussi un rôle à jouer pour faciliter les problèmes de transmission. L'intervention possible des municipalités – comme elles le font pour le cinéma – pourrait être une réponse.

Comment abordez-vous la rentrée ?

Avec un livre de Linda Lé, ce qui est une excellente nouvelle... Je sais que parmi les 700 livres de la rentrée, il y aura encore un accueil attentif à la dizaine de livres que nous publierons. Il y a toujours une place pour la littérature. Est-ce que cette rentrée sera différente à cause de la période électorale traversée au premier semestre ? Je ne le pense pas. Les gens vont bien finir par arrêter de lire des livres sur Ségolène Royal ou Nicolas Sarkozy. Je ne sens pas de répercussion particulière de la campagne électorale sur les livres que nous publions. Michael Collins a été tiré à 15 000 exemplaires et pour sa mise en place, nous en avons facturé 13 000.

Parmi les phénomènes perturbateurs, beaucoup d'éditeurs désignent aussi les agents. Votre femme, Dominique Bourgois, a elle-même été agente il y a quelques années. Vous travaillez vous-même avec beaucoup d'agents étrangers. Alors, cette question des agents, fantôme ou réalité ?

Les agents, c'est le monstre du Loch Ness, cela revient régulièrement sur le tapis. Nous travaillons comme les autres éditeurs avec des agents depuis des années et nous entretenons avec eux des relations normales, de négociation. Andrew Wylie ou Carmen Barcells sont des interlocuteurs professionnels, avec lesquels je travaille à des prix normaux. On confond le jeu mené pour certains titres américains – qui tient du poker entre un petit nombre d'éditeurs qui ont des moyens considérables – et le travail courant. Un bon agent sait ce qu'il peut demander à un éditeur. Je viens récemment de résigner treize contrats pour William Burroughs pour des prix tout à fait normaux.

Trop d'éditeurs français ont une conception aristocratique et féodale de la relation aux auteurs. Ils pensent que les auteurs ont bien de la chance qu'on veuille les publier. Du coup, ils n'ont pas aimé voir arriver des interlocuteurs avec une conception différente. Il ne faut pas rêver : derrière l'agent, il y a l'auteur. Et ce sont eux, au bout du compte, les responsables du jeu. On le voit bien lorsque Andrew Wylie reprend Philippe Djian à François Samuelson, qui lui-même l'avait piqué à son éditeur d'origine, Bernard Barrault, pour l'amener chez Gallimard. Si nous avons conservé Toni Morrison, cela tient avant tout aux relations que nous avons nouées avec elle. Et à l'inverse, si nous avons perdu Salman Rushdie, ce n'est pas de la faute d'Andrew Wylie. Mais attention, il y a toujours eu des auteurs qui savaient très bien négocier leur contrat tout seuls. Georges Simenon, par exemple, n'avait besoin de personne pour négocier les siens avec Sven Nielsen : il gardait tous ses droits audiovisuels, cédait le reste pour cinq ans et fixait une garantie de tirage légèrement supérieure à ses ventes de l'année précédente pour obliger son éditeur à vendre un peu plus.

Ce qui me paraît le plus préjudiciable cependant, c'est le raccourcissement de la durée des contrats. Comment peut-on constituer un fonds si on achète un livre pour cinq ans et si on est perpétuellement obligé de repayer pour le conserver ?

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTINE FERRAND